

Zeitschrift: Bulletin romand d'entomologie
Herausgeber: Société vaudoise d'entomologie ; Société entomologique de Genève
Band: 18 (2000)
Heft: 1

Artikel: Errare humanum est
Autor: Löbl, Ivan
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-986201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Errare humanum est

par Ivan LÖBL, Muséum d'histoire naturelle, Case postale 6434,
CH-1211 Genève 6.

En principe, chaque espèce répertoriée ainsi que chaque groupe formel d'espèces (les taxons) devraient avoir un, et seulement un, nom scientifique reconnu. C'est la condition pour assurer un accès sûr, universel et sans ambiguïtés, aux informations les concernant. Bien que tout le monde soit d'accord sur ce principe, la zoologie a encore bien du chemin à parcourir avant d'atteindre ce but. En effet, nous sommes parfois frustrés de voir les noms de taxons bien connus changer. Si les systématiciens en comprennent les raisons, d'autres naturalistes s'en trouvent abusés et les personnes actives en biologie expérimentale et appliquée les ignorent dans bien des cas. Ainsi, la même espèce, ou le même taxon, peut avoir plusieurs noms utilisés comme valides, ou un nom peut s'appliquer à plusieurs taxons. Cette situation pèse notamment en entomologie qui traite environ 1.000.000 d'espèces actuellement répertoriées auxquelles s'ajoutent, bon an mal an, quelque 10.000 espèces nouvelles. Nous sommes en face d'une jungle de noms, disponibles et indisponibles, valides et invalides, correctement et incorrectement orthographiés, publiés dans des milliers d'ouvrages qui sont dispersés à travers le monde et impossibles à consulter dans une seule bibliothèque, même des plus grandes.

L'instabilité et les changements dans la nomenclature des insectes (comme dans d'autres domaines zoologiques) découlent de deux sources principales.

La première source est liée à la nature de la systématique et de la classification. A défaut d'une idée meilleure, le consensus de classer les espèces en système naturel, donc en système qui reflète la généalogie (= évolution), a été universellement accepté. Or, il est impossible de

connaître de manière sûre, par l'étude du présent, les événements du passé. Par conséquent, les systématiciens basent leur travail sur des hypothèses, à commencer par l'évaluation des caractères utilisés. Seules les homologies apparues une fois au cours de l'évolution, les synapomorphies, sont pertinentes, mais il est souvent très difficile de distinguer de telles homologies. Nous sommes souvent confrontés aux contradictions entre les différents complexes de caractères en étudiant un groupe donné. Ainsi les "Scaphidiinae" sont proches des Oxytelinae par leurs caractères céphaliques chez les adultes et leurs caractères larvaires, mais par d'autres caractères adultes ils sont basaux au sein des Staphylinoidea et devraient, par conséquent, avoir le rang de famille. Ce type de problème se rencontre à tous les niveaux taxinomiques et affecte notamment les sous-genres, les genres, les sous-familles et les familles. Les méthodes cladistiques donnent accès au traitement d'un grand nombre de caractères chez de nombreuses espèces mais n'apportent pas une solution définitive aux problèmes des synapomorphies et des homoplasies (caractères apparus plusieurs fois au cours de l'évolution, réversions, convergences, parallélismes). Toutefois, nous pouvons espérer que tôt ou tard les définitions des taxons seront basées sur un ensemble de caractères qui rendront leur monophylie plausible. Ce serait aussi une des conditions qui assurent une plus grande stabilité des noms.

Malheureusement, la monophylie en soit est une condition nécessaire mais non suffisante à la stabilité de la nomenclature. Elle est également affectée par le rang des taxons. Or, il n'existe aucune possibilité d'objectiver ceux-ci. Chaque taxon supraspécifique, correspondant à un groupe d'espèces supposé monophylétique, peut être subdivisé. Cette subdivision se fait, en pratique, suivant la tradition pour un groupe donné (chez les coléoptères Adephega différemment que chez les coléoptères Tenebrionidae ou Chrysomeloidea), et suivant la "philosophie" du systématicien. Là où l'un voit des groupes d'espèces informels, l'autre distingue d'innombrables sous-genres, voire des genres (cas des *Bryaxis*, *Aphodius*); pour certains, les traditionnels sous-genres des *Bembidion* restent des unités taxinomiques inférieures d'un seul genre, d'autres les relèvent au rang du genre. La même approche affecte tous les taxons couramment utilisés, jusqu'au rang de la famille. En fait, le systématicien qui donne plus de poids aux caractères significatifs pour la phylogénie, dont les caractères communs, et qui présente une classification issue de l'étude

taxinomique "de haut en bas", va arriver à des conclusions très différentes de celui qui donne plus de poids aux "différences" et, en classant, procède "de bas en haut". Ainsi, dans la classification actuelle des coléoptères, nous avons une ou quatre familles de leiodides, une ou quinze familles de scarabées et une ou des dizaines de familles de carabiques.

La Vérité, évidemment, ne peut être dans une de ces tendances. La seule issue du conflit serait, probablement, un regard pratique, en particulière en traitant les niveaux du genre et de la famille. L'espèce, du point de vue de la nomenclature, n'existe pas sans un genre qui, par conséquent, est obligatoire; le nom de famille est, traditionnellement, indiqué dans les publications. En ayant plus de genres (à la place de groupes d'espèces informels ou de sous-genres), nous augmentons la probabilité des homonymes secondaires en cas de synonymes éventuels. La multiplication de noms génériques ne facilite pas l'identification (au contraire, avec un grand genre on arrive au moins assez facilement à son identification), ni la mise en évidence des particularités du groupe ou de ses relations phylogénétiques. Par contre, elle fait pression sur les rangs des taxons supérieurs. En relevant la hiérarchie des taxons (qui s'arrêtent généralement en dénombrement des familles) nous rendons nos textes moins compréhensibles aux non spécialistes (les Gehringiidae ou les Migapodidae, à la place des Carabidae: Gehringiinae ou Carabidae: Migapodinae; les Dynamopodidae ou Pachypodidae à la place de Scarabaeidae: Pachypodinae etc.) sans apporter une seule information scientifique utile. Un autre aspect qui se greffe sur la multiplication des noms est sémantique. Nous sommes habitués à associer la production scientifique à la création du nouveau. Ce n'est peut-être pas par hasard que nous sommes, de temps en temps, confrontés à l'affirmation que tel ou tel taxon a été créé. Le désir étant plus fort que la raison, on oublie parfois que les taxons peuvent être définis et pourvus de noms, mais pas créés par un être humain. Nous touchons ici un problème plus psychologique que zoologique qui, apparemment, stimule une production des noms taxinomiques.

La deuxième source principale de l'instabilité de la nomenclature est beaucoup plus technique et, en théorie, facile à surmonter. Les noms des taxons sont sujets à des règles internationales simples et universelles. Or, tel ne fut pas toujours le cas, et bien des systématiciens anciens ne connaissaient pas ou ne respectaient pas les

règles. Ainsi J. N. F. X. Gistel a proposé, vers 1850, de nombreux nouveaux noms de remplacement pour des noms similaires, mais non identiques, à des noms plus anciens. Par la suite, ces noms ont été invalidés et ajoutés aux synonymes déjà nombreux. Actuellement, la très grande majorité des auteurs utilise les noms de taxons tels qu'ils les relèvent dans des ouvrages importants, tels les faunes et les catalogues. En ce qui concerne les coléoptères, leurs noms sont repris, dans la plupart des cas, du *Coleopterorum Catalogus*, qui lui-même est en bonne partie basé sur le Catalogue de Gemminder & Harold (de 1868 à 1874). Mais ces deux Catalogues, le *Coleopterorum Catalogus* notamment, contiennent un nombre impressionnant de fautes, allant de l'oubli des noms, des orthographes incorrectes, des noms indisponibles ou non valides traités comme valides et ayant priorité sur d'autres noms en fait valides, jusqu'aux données bibliographiques fausses. Suivant les auteurs modernes, les anciennes fautes ont été déjà corrigées dans certains groupes, entraînant naturellement des changements de noms, mais une quantité énorme en reste encore en suspens. Ces corrections sont généralement suivies par certains auteurs tandis que d'autres les ignorent. Ainsi deux ou trois noms ou orthographes s'appliquent à la même espèce, rendant l'exploitation des bases de données sur support électronique bien difficile. Par exemple, *Bythinus burrellii* Denny, une espèce européenne commune, est écrit avec un **i**, un **l** et parfois un seul **r**, en combinaisons variables.

Le travail sur un nouveau catalogue des coléoptères paléarctiques qui va comprendre aussi les faunes de Chine, de l'Himalaya, du Pakistan et de la péninsule d'Arabie, nous amène à consulter la totalité des sources des noms disponibles, donc aussi des noms actuellement placés en synonymie, du rang du genre aux variétés et formes. Nous estimons le nombre total de noms à vérifier à 250.000, publiés de 1758 à la fin de l'année 1999 dans plus de 30.000 articles et ouvrages. Au cours de ces travaux, un nombre impressionnant de fautes a été relevé. Les psélaphides qui, de tous les micro-coléoptères, ont été les mieux étudiés en France, en peuvent servir d'exemple.

Le premier cas que nous choisissons est celui de *Kunzea nigriceps*. Leach, en 1826, a décrit cette espèce nouvelle et ce genre nouveau, sur des spécimens provenant du Var. Ce binôme a été repris par Charles Aubé, en 1844, comme représentant un *Bythinus* Leach. Par la suite, le nom *Kunzea* a été effectivement placé en synonymie

tandis que le nom *nigriceps* a complètement disparu de la littérature. Il n'est pas mentionné ni dans le Catalogue de Psélaphides de A. Raffray, de 1911, ni dans la Faune de France, de René Jeannel, de 1950. Or, la simple lecture de la description originelle de *Kunzea nigriceps* permet son identification: de tous les Bythinini qui peuplent le Sud-est de la France, une seule espèce possède des caractères antennaires concordants: c'est *Bryaxis latebrosus* Reitter! L'inversion de préséance (l'article 23.9 du Code International de la Nomenclature Zoologique) n'est pas applicable pour retenir *B. latebrosus* Reitter, qui doit donc être remplacé par son synonyme plus ancien.

Le cas de *Euplectus mutator* Fauvel nous semble également significatif. Son histoire a commencé par la description de *Euplectus intermedius* Reitter, 1881, qui est une espèce européenne bien définie. A cause de son homonymie avec *E. intermedius* Wollaston, 1857, Bedel a remplacé, en 1906, *E. intermedius* Reitter par un nouveau nom, *E. falsus*. Dans la même année, Joy a décrit d'Angleterre son *E. tomlini* qui, par la suite, a été reconnu synonyme de *E. falsus*. Curieusement, *E. falsus* a été traité comme valide, bien que sa publication soit postérieure à celle de *E. tomlini*. Mais l'histoire se n'arrête pas là. En 1888, Guillebeau a publié sa description de *E. fauveli*, qui, lui, est homonyme primaire junior de *E. fauveli* Raffray, 1882 et, à la fois, un synonyme plus ancien de *E. tomlini* et *E. falsus*. Cette homonymie, ignorée des auteurs modernes, a été remarquée par Fauvel qui, en 1895, a remplacé le nom *E. fauveli* Guillebeau par *E. mutator*. Depuis 1906, une seule et même espèce, largement répandue en Europe, est donc nommée soit *E. falsus*, soit *E. fauveli*, soit encore par un autre nom synonyme, mais jamais par son nom correct.

Le troisième cas concerne de nouveau une espèce du genre *Bryaxis* pour qui, au cours de son histoire, 23 noms différents (invalides ou non disponibles pour la plupart) ont été appliqués. Il s'agit d'une espèce européenne citée dans la faune de France comme *B. crassicornis* Motschulsky, et dans les ouvrages sur la faune de l'Europe centrale comme *B. glabricollis* Schmidt-Goebel. En 1933 déjà, V. Machulka a montré que *B. crassicornis* Motschulsky, 1835, est une espèce endémique du Caucase, donc qui ne vit pas en Europe centrale et occidentale. Il a proposé d'appliquer à *B. crassicornis* auct. de l'Europe le nom de *B. glabricollis* Schmidt-Goebel, 1836. Une partie des auteurs ont suivi cette proposition, d'autres l'ont ignorée. Or, *B.*

glabricollis Schmidt-Goebel n'est pas un nom disponible. Le seul *B. glabricollis* disponible est celui de Reichenbach, décrit en 1816 et synonyme de *B. clavicornis* Panzer, 1809. Schmidt-Goebel a juste présenté des caractères d'une espèce qu'il a incorrectement identifiée comme *glabricollis*. Les noms de *B. crassicornis* et de *B. glabricollis* sont inapplicables pour cette espèce, pourtant bien réelle. Afin de la nommer correctement, nous devons recourir aux synonymes, dont le plus ancien est *B. simplex* Baudi di Selve, 1869, qui ainsi devient son nom valide.

Nous espérons que ces vérifications des sources primaires vont se terminer d'ici quelques années et nous sommes confiants aussi que dans le futur proche un consensus sera accepté, limitant la multiplication des noms aux seuls cas des taxons polyphylétiques et paraphylétiques.